



Francesca Piqueras
De pierre et de sable

De pierre et de sable

Témoin de son époque, Francesca Piqueras expose depuis 2007 à Paris en noir et blanc, avec des séries centrées sur l'univers urbain.

Elle passe à la couleur en 2009 et affirme une vision métaphysique de l'archéologie industrielle contemporaine.

Elle développe ainsi huit séries sur les architectures marines à l'abandon, qui confrontent la fragilité des œuvres humaines à la force des éléments : épaves de cargos rongées par la rouille, fortifications militaires livrées à l'océan, plateformes pétrolières en déshérence.

Invitée en 2016 de la Quinzaine Photographique de Pékin, une retrospective de son travail lui est consacrée en 2017 au Palazzo Ducale de Massa (Italie). Francesca Piqueras entreprend la même année un nouveau projet centré sur les éléments fondamentaux : eau, roche, feu.

Représentée depuis 2020 aux Etats-Unis par la galerie Holden Luntz (Palm Beach), elle est nominée en 2021 au prix Pictet pour sa série « Feu ».

Cette nouvelle série a été conçue au Pérou et fait écho à la précédente, « Mar », réalisée dans ce même pays. Après le feu et l'eau, l'artiste explore l'univers minéral avec l'exigence esthétique qui la caractérise, aux frontières de l'abstraction.

De septembre 2021 à décembre 2022, elle représente la France à la première Photomonta de l'Eretz Israel Museum de Tel Aviv, qui expose plus de vingt tirages en grand format de l'artiste.

Planète minérale

Pour cette première exposition à la galerie Cyril Guernieri, Francesca Piqueras reste ainsi fidèle à l'interrogation qui sous-tend toute son œuvre : la relation que nous entretenons avec notre environnement. Les flamboyantes zébrures multicolores de la montagne de Vinicunca semblent sorties des tableaux de la série Strip de Gerhard Richter.

« Ces stries colorées témoignent des cicatrices laissées par une main invisible », explique Francesca Piqueras.

Ces cinquante dernières années, le Pérou a perdu plus de la moitié de ses glaciers avec le réchauffement climatique. Francesca Piqueras lève le voile sur ces paysages uniques, où alternent le rouge de l'oxyde de fer, le jaune du sulfite, le violet-brun de la goethite et de la limonite, les infinies nuances de vert de la chlorite.

A Huacachina, au sud du Pérou, Francesca Piqueras a saisi les métamorphoses du désert au gré de la course du soleil, où le jeu mouvant des ombres et de la lumière bouleverse la géométrie. Elle dessine la sinuosité des dunes, la paradoxale sensualité de ces espaces vierges qui évoquent tout autant la douceur de corps mis à nu que les paysages martiens ou le Dune de Frank Herbert.

Une approche plasticienne

Les photographies et les diptyques que l'artiste associe nous livrent aujourd'hui une scénographie dans laquelle les éléments fondamentaux ne cessent de se recombinaer, en un jeu incessant de création et de recréation : « Créer une nouvelle image à partir de deux paysages me permet d'aller encore un peu plus loin dans l'abstraction. C'est aussi un moyen, par le jeu des lignes et des formes qui se poursuivent et se complètent, d'exprimer l'idée d'une continuité dans la métamorphose ».

Si Francesca Piqueras témoigne de l'Anthropocène, son propos est avant tout esthétique. Ses œuvres sont habitées d'un sens de la dramaturgie qui transcende le règne de l'éphémère et de la violence inhérente à l'incessant processus de transformation. Et ce qui domine, c'est la puissance visuelle et émotionnelle que suscitent le jeu des métamorphoses sous l'action de forces mystérieuses.

Ce qu'en dit la critique

"Pour Francesca Piqueras, sensible artiste française d'origine italo-péruvienne née à Milan de parents artistes, le désert est un corps immense, nocturne, sensuel et d'une profondeur existentielle abyssale. Et quand elle photographie la montagne, une chromatique charnelle inouïe, plurielle et subtile, éveille une sidérante présence. Chez elle, la photographie plasticienne atteint des sommets de puissance et de pure beauté. Sa "peinture", des éléments fondamentaux de la nature exalte une énergie quasi tellurique. Nature agissante, vibrante et cosmique, libérée des affres des contingences humaines. Nature archaïque et première qui s'exprime en immensité sauvage, en énergie incontrôlée, et en vive parole d'univers. Francesca Piqueras est une veilleuse qui émerveille, captureuse d'instantanés souverains. Selon le catalogue de l'exposition, "elle ne fige pas le temps, elle l'apprivoise, le laisse s'écouler avec lenteur dans chacune de ses compositions." Francesca Piqueras a l'habitude de parcourir le monde pour y traquer les zones terrestres et maritimes les plus âpres, les plus sauvages et les plus "chargées". L'incroyable est son territoire indompté de création. La belle galerie Cyril Guernieri, qui vient d'ouvrir un autre lieu à Honfleur et qui expose souvent "hors-les-murs", l'accueille à Paris."

Christian Noorbergen / Critique d'art / 27 octobre 2023

A propos de l'artiste

Francesca Piqueras a, une décennie durant, photographié d'étranges fossiles technologiques échoués sur les rivages des mers et des océans du globe.

Elle est entrée, avec nous, dans l'Anthropocène. Une ère façonnée par l'homme, une époque au sens géologique où les traces d'une activité industrielle en perpétuel renouvellement se lisent à l'œil nu, à même la surface du globe, sans qu'il soit nécessaire d'explorer les strates d'un âge disparu. Nul archéologue ne se penchera sur ces carcasses : elles appartiennent à un présent qui transforme, engloutit et régurgite dans un même élan les obscurs outils d'un âge de fer et de béton. Sa vision sensible continue d'interroger sans le juger ce conflit incessant entre construction et déliquescence, création et effondrement, où nature et humanité s'affrontent en un combat sans vainqueur.

Francesca Piqueras sait capter le jeu subtil entre équilibre et déséquilibre, entre ordre et entropie. Ses cadrages animent et mettent en tension les flux antagonistes qui s'ignorent et se combattent, coexistent et se répondent : d'un côté, l'inventivité prodigieuse de l'homme, de l'autre, la puissance irréprouvable de la nature. En créant ainsi une dimension à la fois objective et émotionnelle, elle définit un espace hors du temps mais profondément ancré dans notre époque, qui préfigure l'accélération vers le chaos des origines, en un cycle immuable. Une vision qui prend littéralement un sens métaphysique, à la limite de la prophétie. Si la matière se désagrège et se dilue, si elle porte les traces du passage éphémère de l'humanité, c'est pour mieux accentuer sa possible métamorphose, en une re-création indépendante à la fois des lois de la nature et de la main de l'homme. Ses photographies marquent ainsi l'émergence d'une architecture arbitraire, sans but apparent ou signification directe, qui s'anime d'une vie propre, formes abstraites et anachroniques réinventées par la fantaisie des éléments. Dans cette géométrie spontanée, les éléments, qu'ils soient

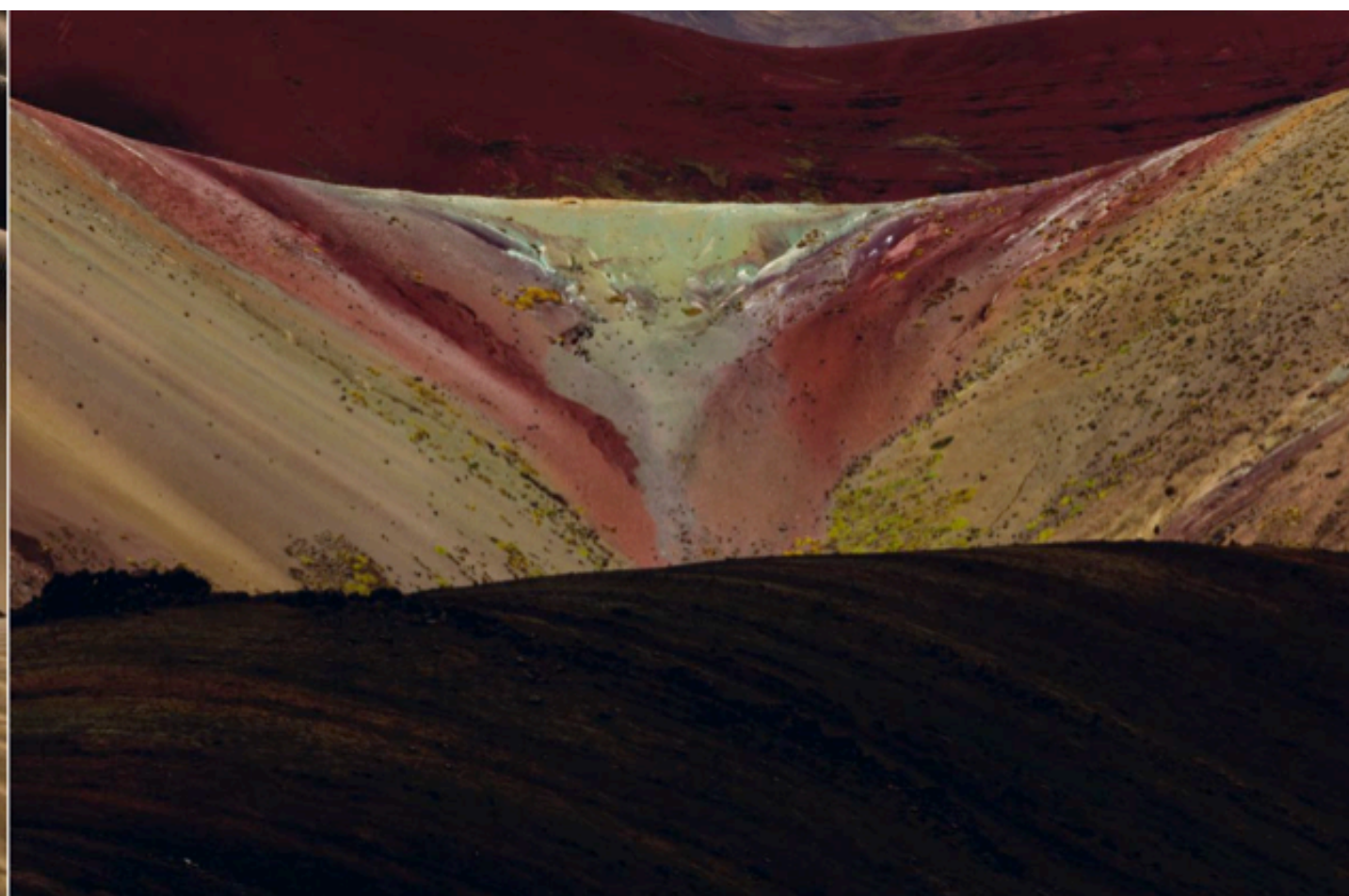
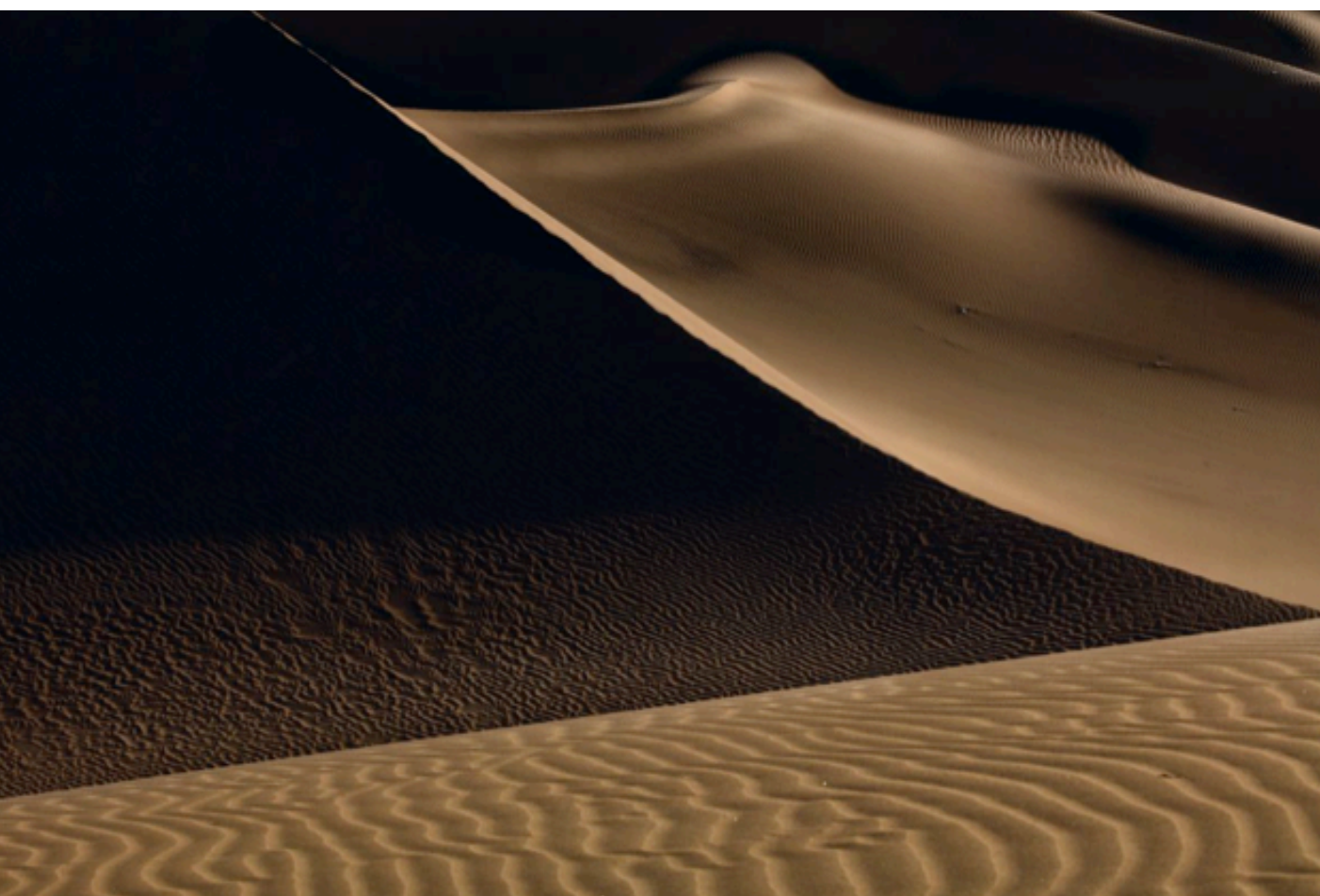
fluides ou solides, délimitent un univers à la fois onirique et réel, indifférent à notre existence. Les structures qui en fluides ou solides, délimitent un univers à la fois onirique et réel, indifférent à notre existence. Les structures qui en résultent appartiennent à un processus créatif hors de notre compréhension de l'ordre du monde, naturel ou humain.

C'est cette existence parallèle que Francesca Piqueras a choisi d'explorer. Ce constat d'une extrême acuité invite à une relecture de notre époque, une mise en lumière de la contraction du temps lui-même, qui s'emballe et s'enraye dans une même mécanique, accélère le passé et comprime le futur. Un temps de progrès qui broie et juggle indifféremment le feu, la roche, l'eau et les hommes. Entre les cicatrices à vif d'une transmutation brutale et la fragilité de notre condition humaine, les monuments improbables de Francesca Piqueras règnent en silence sur une scène absurde, et expriment avec force l'esthétique insolite, intemporelle, mais fondamentalement inventive d'une archéologie contemporaine.

Chacune de ses photographies vibre d'une sourde énergie empreinte de douceur, où les turbulences de l'homme et des éléments se télescopent et se répondent. Mais la violence symbolique de ces architectures conquérantes contraste avec une lumière subtile, toujours changeante, presque rebelle. Et cette lecture si particulière de la relation ambiguë entre l'humain et les paysages terrestres ou marins confère à cette narration onirique un équilibre délicat entre abstraction et figuration, où le temps n'est jamais figé mais seulement suspendu, encore indécis sur ce que réserve l'avenir.

Joël Halioua









Francesca Piqueras

Mar

Et les vagues se mirent à danser !

Ce premier volet d'une série réalisée au Pérou marque le retour de l'artiste d'origine italo-péruvienne à Lobitos, à peine quelques baraquements à demi écroulés au milieu des derricks qui ponctuent le désert d'un bourdonnement constant.

A quelques encablures de l'Equateur, cette fin du monde attire les surfeurs portés à la fois par le goût du risque et une houle démesurée, dangereuse et traîtresse d'un océan faussement Pacifique qui ne pardonne aucune erreur.

Fidèle à sa démarche esthétique, Francesca Piqueras confronte la puissance indomptée de la nature à la fragilité des plateformes abandonnées construites au large par une humanité insoucieuse de la dynamique des éléments.

Mais cette série, toute en violence contenue, échappe délibérément à une dramatisation manichéenne qui opposerait l'œuvre de l'homme à la toute-puissance de la nature. Cette fois encore, l'artiste détourne son propre discours pour le renouveler et transpose le déferlement des colossales lames du Pacifique en une danse sauvage d'une surprenante vigueur et d'une chorégraphie imparable de grâce et d'élégance.

And waves started to dance!

Francesca Piqueras' new exhibit, « Mar », is the first stage of a series, and is set in coastal Peru, a location the artist visited for the second time. The place is but a score of half collapsed shacks between humming derricks constantly pumping the desert. A few hundreds kilometers south of the Ecuadorian border, this seemingly end of the world attracts surfers drawn by an appetite for risk, as well as the powerful Pacific surf - however treacherous, dangerous, and unforgiving, considering the jagged rocks peppering the shore.

True to her aesthetic approach, Francesca Piqueras confronts the untamed power of nature to the vulnerability of the abandoned oil rigs built offshore by a careless humanity, oblivious to the dynamics of the elements.

But this series, full of violence contained, avoids the manichean dramatization opposing the work of humankind to the omnipotence of nature. Once again, the artist shifts her own discourse and renews it, translating the surge of gigantic Pacific waves into a wild dance of surprising vigor and an impeccable choreography, full of grace and elegance.

Ce qu'en dit la critique

The dramatism and her emphasis on the atmosphere in Piqueras' photography is also evident in the series titled "Mar" (Sea). The photographs were shot in coastal Peru, a few hundred kilometers south of the Ecuadorian border, a seemingly end-of-the-world like location that is often frequented by thrill seeking surfers. Piqueras elegantly captures the ferocity of the waves, juxtaposing such a graceful dance with the very violent and forceful nature of the sea. While capturing movement, she also pushes the eye beyond the obvious, asking the audience to truly feel the clash of the waves as if they were at the very location. In focusing on the macro-image and printing the series large-scale, Piqueras wants the viewer to digest the immensity of nature versus the paradox of vulnerability of mankind. She believes that it is important that "images carry a certain dimension in order to give the scale of the monumental." There is an almost timeless theme of man trying to tame the seas. The audience, in return, feels that they can physically get inside the image and are touched by the drama.

Man vs Nature

The visual dialogue of man's influences on landscapes and seascapes remain as a continuous theme throughout the work of Francesca Piqueras. Her photographs ultimately deal with the effects of industrialization and the resultant transformation of the environment. The darkly poetic yet cinematic and elegant photographs push the viewer to confront rather unsettling realities. The work of Piqueras is featured and has been exhibited in numerous museums and galleries, such as the Eretz Israel Museum, Tel Aviv, Israel, Palazzo Ducale di Massa, Massa, Italy and Beijing World Art Museum, Beijing, China. Today the artist is working on several other projects based upon our post-industrial world.

Holden Luntz/Palm Beach



MAR 2





MAR 8



Francesca Piqueras
Feu

Point de fusion

L'homme construit pour des nécessités énergétiques et économiques, il métamorphose le paysage dans ce qu'il sème et abandonne pour aller construire ailleurs. La nature digère ses excès, les ravale en partie, les décompose et les fait renaître sous d'autres formes, couvertes d'algues, de rouille ou d'oxydations suintantes dans le marbre des montagnes blessées de Carrare, en totémise d'autres, comme les constructions guerrières de la Deuxième Guerre mondiale en Ecosse, ou les épaves sculpturales que j'ai photographiées ailleurs...

Ici, la narration s'interprète avec une expression plus abstraite pour certaines, plus dramatique pour d'autres. La tension est là, dans ce point de fusion d'une matière en transition, une mise en abîme d'une transmutation de la matière réduite aux éléments qui la constituent, avec lesquels le feu entre en collision pour une recreation perpétuelle.

La trame de l'histoire est la même, il faut pousser le regard dans l'expression des flammes, ou dans l'énergie des barres en fer embrasées pour laisser parler ce même paradoxe, détruire pour créer, ou créer puis détruire.

Le feu est dans la continuité d'un travail de plus de dix ans sur l'influence de l'humain sur le paysage, avec pour fil conducteur l'abandon.

J'ai, dans chacune de mes séries, considéré ces re-crétions comme une reconstitution de la matière au paroxysme d'un cycle de dévoration-régurgitation quasi organique. En travaillant sur le feu, j'ai voulu entrer dans la matrice de cette matière, et suggérer une transformation plus immédiate, rapide et violente. J'ai voulu pénétrer au plus profond de ce ventre où rien ne se perd, tout se transforme, tout se recycle et devient autre par l'intervention du feu et des hommes.

Avec le feu, ce n'est plus le temps, les longues années qui décomposent et transforment, mais la matière elle-même qui brûle, qui fond, qui se détruit pour reconstruire une fois de plus autre chose.

C'est la même matière dont je parle différemment chaque fois. Elle représente ce que l'humain fait de lui-même et de ce qui l'entoure, de ce que les paysages racontent de lui.

Francesca Piqueras, Février 2022

Ce qu'en dit la critique

A l'heure où la planète s'embrase, Francesca Piqueras annonce un retour de flamme de l'ambition démesurément grande des hommes. Dans cette nouvelle série – second volet d'un projet artistique amorcé en 2018 sur les éléments –, la photographe d'origine italo-péruvienne nous emmène au cœur d'un brasier déchaîné, métaphore sublime de l'âme humaine en proie aux passions les plus ardentes et aux aspirations les plus dévorantes. Bien loin du cadeau promis par Prométhée, celui qui, selon la mythologie, déroba le feu aux Dieux pour en faire don aux Hommes, l'exposition souligne la folie de l'espèce humaine dont les activités, qui consomment peu à peu nos ressources terrestres, conduisent inexorablement à un grand embrasement. En attendant cette fin apocalyptique, l'artiste, envoutée par les flammes, a suivi les pompiers sur leurs camps d'entraînements, s'est approchée au plus près d'incendies, et s'est rendue dans une aciérie au contact même du magma en fusion. Léchée par les flammes, l'objectif de la photographe a alors capturé la danse vacillante d'un feu indomptable qui grignote lentement une forêt. A travers cette série brûlante, l'artiste, nominée du prix Pictet 2021, lance un ultime signal d'alarme en soufflant sur les braises d'un feu encore crépitant : celui d'une nature trop longtemps asservie qui reprend ses droits sur la bêtise humaine.

Arts in the City

L'architecture intérieure

Leur éloquence ne réside pas dans ou ce sont d'imposantes plateformes d'acier sur la mer d'Ecosse. L'éloquence des objets qu'elle choisit de photographier permettrait d'illustrer une ou plusieurs histoires. Cependant, je suis convaincue que ceux-ci sont tout sauf des illustrations – que le drame et la force de ses images l'anecdote ou le commentaire – le récit ou la légende – mais plutôt dans la volonté de transformer le monde extérieur, de le recréer à partir d'un ordre – d'une architecture – qui va au-delà de la narration. Il est normal que l'œil humain lutte pour connecter avec la raison – pour donner du sens aux messages laissés par d'autres, des signes créés pour insinuer ou expliquer. Depuis les peintures des grottes de Lascaux jusqu'au flot d'images dont nous dépendons chaque jour pour guider et orienter nos vies et nos actions – traverser une rue, conduire une voiture ou lire un livre – notre esprit est programmé pour interpréter et « com-prendre ».

Le pouvoir libérateur de l'Art réside précisément dans la possibilité de contester cette lutte – d'exprimer sans expliquer, d'inciter sans signifier. C'est ici, dans cette conjoncture critique, où l'objet délaisse l'anecdote – l'obligation de relayer ou de rapporter. Et ce faisant, il retrouve la liberté de vibrer à un niveau où la compréhension cède à la transmission, où l'explication laisse place à l'inspiration. Dans ces photos il est, bien sûr, tentant de se focaliser sur la beauté abstraite de la lumière, de la couleur et de la texture – sur le reflet étonnant du soleil sur l'eau ou l'intensité dramatique du ciel écossais. Mais ce n'est pas, à mon avis, le propos de ces images. Elles sont, au contraire, cadrées soigneusement pour contourner l'anecdote et le simple plaisir de l'œil.

Voilà, donc, le territoire de Francesca Piqueras – l'architecture intérieure qu'elle construit et transmet à travers ses photographies. Ses œuvres vibrent avec l'essence même de l'aventure. Mais c'est une aventure singulièrement personnelle et sérieusement rigoureuse. Elle est en quête de paysages inhospitaliers et de sites lointains, en un véritable rituel de purification. Non pas un voyage vers quelque chose, mais plutôt un éloignement du monde banal, du monde ordinaire.

Comme il en va du merle de Wallace Stevens, ce n'est pas tant la question du sujet, que la façon de percevoir – non pas la qualité de l'image mais la beauté de la suggestion. Voilà le pouvoir subtil de Francesca Piqueras : transmettre une sensation qui est encore plus séduisante dès que l'on détourne le regard.

Christine GRAVES

Ce qu'en dit la critique

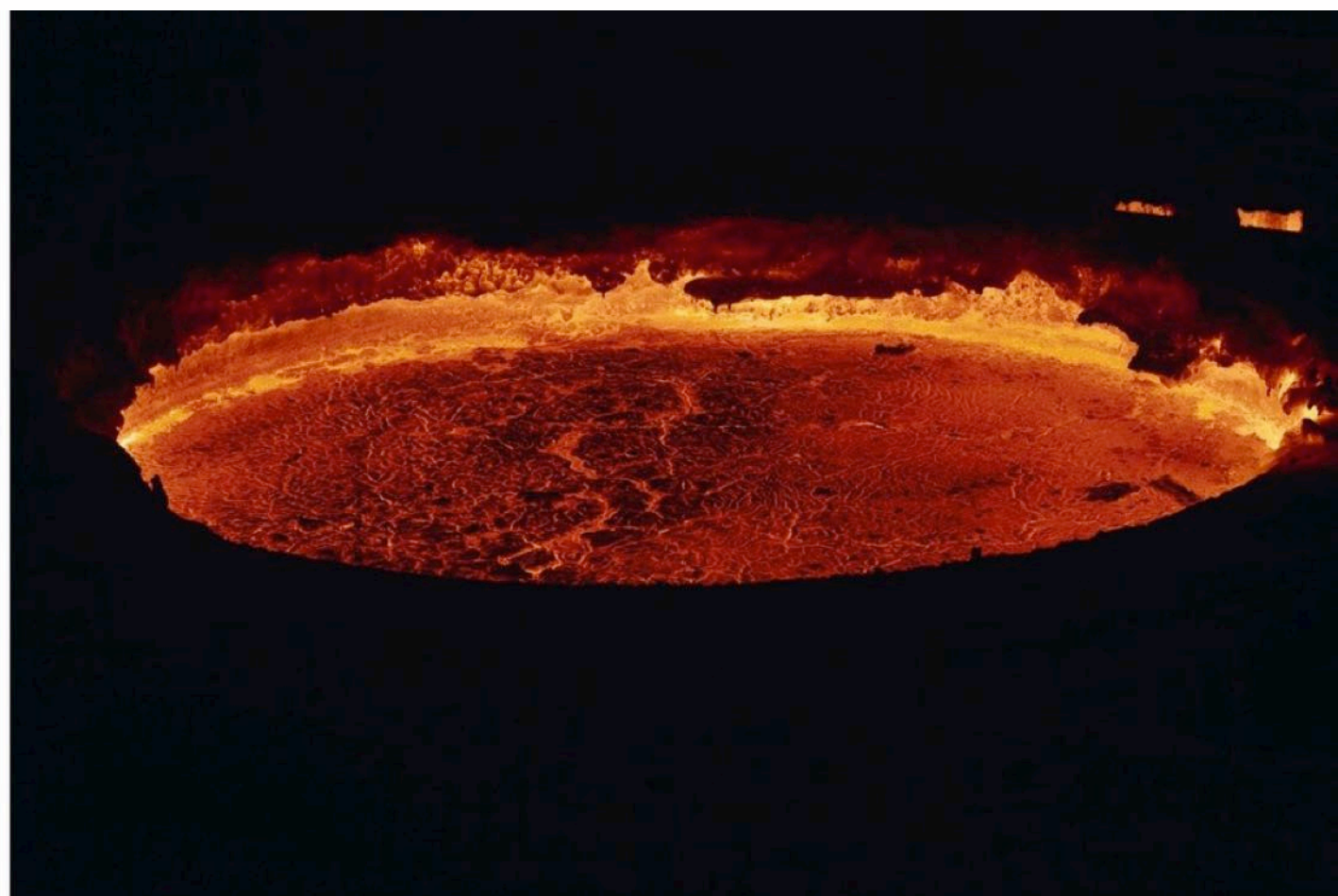
Sous l'objectif de la photographe Francesca Piqueras, les plates-forme pétrolières de la Mer du Nord se dévoilent comme autant de structures mystérieuses dressées entre ciel et mer, insensibles aux évènements climatiques.

L'exposition "L'Architecture intérieure", présentée à la galerie de l'Exil à Paris, fait suite à "L'Architecture de l'Absence" et "L'Architecture du Silence", deux expositions que la photographe Francesca Piqueras avait consacrées aux bateaux en fin de vie prêts pour la découpe, en Mauritanie et au Bangladesh.

Cette fois, elle explore l'univers structurel des plates-formes pétrolières qui surgissent au milieu de la mer, comme autant de lignes horizontales et verticales, droites et puissantes en dépit des tempêtes et des vents qui se déchaînent en hiver.

Lorsqu'elles prennent la lumière sur leurs flancs, lorsqu'elles rouillent avec le temps et les agressions de l'eau, du sel et du vent, il est bien sûr tentant de se focaliser sur la beauté abstraite de la lumière, de la couleur et de la texture, sur le reflet étonnant du soleil sur l'eau ou l'intensité du ciel écossais. Mais ce n'est pas le seul propos de ces images. À travers une approche plastique de ces monuments, la photographe pose aussi la question d'une démarche industrielle et de ses conséquences sur notre univers. Par le jeu des plans, des lumières, des masses et de l'horizon, ses images isolent un espace industriel architecturé et silencieux, nourri par la lumière changeante.

Christine Desmoulins/D'A

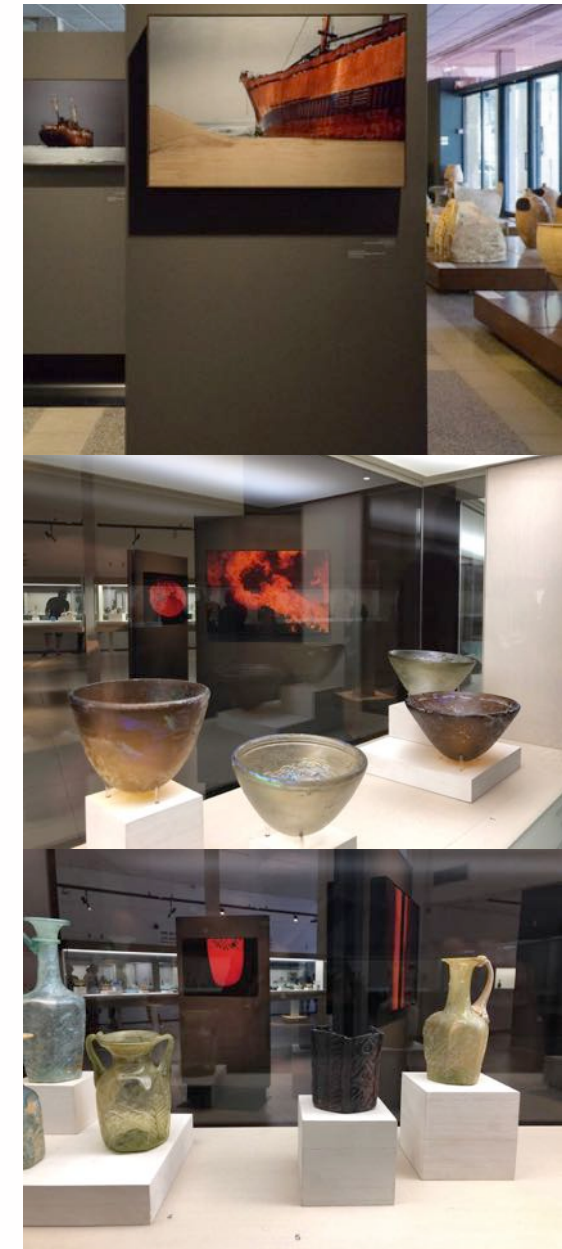






Photomenta/Erestz Israel Museum

A l'occasion de la première Photomenta organisée par le MUZA - Eretz Israel Museum de Tel-Aviv -, Francesca Piqueras a été invitée à représenter la France. Son exposition de vingt-six tirages grand format a été sélectionnée parmi celles de trente-cinq autres artistes photographes pour être prolongée plus de six mois supplémentaires.





Francesca Piqueras
Marbre

Rompre le silence de la pierre

Francesca Piqueras est une artiste paradoxale. Ses photographies sont sonores, elles captent le murmure de la brume, le souffle du vent sur la montagne zébrée de carrières de marbre, au bord du vertige. Ses images rompent sans effort ni affectation le silence de la pierre, celle qui éclate sous le burin ou les scies gigantesques. Ses photographies donnent de la voix, une voix profonde et grave, empreinte d'une surprenante douceur. La voix de la montagne de marbre.

Francesca Piqueras est une photographe paradoxale. Elle ne fige pas le temps, elle l'apprivoise, le laisse s'écouler avec lenteur dans chacune de ses compositions. Elles sont d'une rigueur absolue, jamais le cadre n'enferme le regard, mais le laisse au contraire libre de divaguer hors-champ, de s'aventurer dans nos imaginaires et de créer – comme on joue à quatre mains – une partition visuelle unique et surprenante, totalement personnelle.

Artiste résolument engagée dans son époque, Francesca Piqueras signe ici un autre chapitre d'une œuvre conçue dès ses premières expositions à la galerie de l'Europe. Pour ce nouvel opus, l'artiste est retournée dans les Alpes Apuanes, au-dessus de Carrare, où se succèdent les sculpteurs depuis l'Antiquité. Cette fois, inutile de chercher comme dans « Movimento » les blessures d'une montagne à vif, où chaque carrière témoigne à la fois du génie de l'homme et de son obsession destructrice. Son approche est plus intérieure, elle sonde la matière même de ces blessures, scrute sans les toucher les chocs, les griffures, les cicatrices d'un paysage exploité sans concession, jusqu'à la blancheur de marbre de ses os.

Sur cette matière nue, Francesca Piqueras pose un regard à fleur de pierre, suit sans dévier la structure intime des multiples avatars du marbre, les dispose en abstractions délicates, parfaitement dosées. Cet équilibre subtil contrebalance une topographie de la destruction, appuyant sans forcer le trait sur les paradoxes d'une humanité capable de créer, de dévaster et d'oublier.

Après un cycle sur le fer, la rouille et la manière dont la nature reprend possession de ce que l'homme abandonne, Francesca Piqueras a entrepris de poser son regard sur les éléments mêmes. Sa précédente exposition, « Feu » - actuellement visible à l'Eretz Israel Museum de Tel Aviv -, avait permis à l'artiste de mettre en lumière la fusion des éléments et leur libération par les flammes, en un cycle perpétuellement alimenté par l'homme depuis la nuit des origines. Une critique esthétique toute en finesse de ce que l'on nomme désormais l'Anthropocène, et qui se manifeste sotto voce dans chacune de ses expositions.

« Marbre » poursuit et développe cette démarche, transpose la matière en abstractions irréelles, en vibrations chromatiques étranges. Ici, pas ou peu de repères – symptôme d'une humanité à la dérive - mais une émotion visuelle parfaitement orchestrée par l'artiste, qui compose ici une symphonie minérale inspirée, presque surréaliste, et sublime ce que la nature offre à qui sait voir, comprendre, et entendre avec les yeux.

Ce qu'en dit la critique

Francesca Piqueras a grandi dans une famille d'artistes proche de Marcel Duchamp, Man Ray et Salvador Dalí. Bercée par l'Art, elle a rapidement su établir sa propre signature grâce à son écriture photographique singulière. Au plus près de la matière, de la pierre (Movimento, 2018) aux flammes de l'industrie (Feu, 2020), Francesca Piqueras donne à voir l'empreinte de l'Homme sur son environnement. Une démarche entre photographie d'Art et documentaire à l'honneur dans Marbre, nouvelle série exposée à la Galerie de l'Europe jusqu'au 9 avril 2022.

Que vous permet le médium photo, vous qui vous destiniez plutôt au cinéma ?

La photographie pour moi est un acte solitaire, une quête permanente et sans contrainte de ce que je veux dire, de ce que je recherche. Mes sens sont toujours en éveil, disponibles aux sensations et aux émotions que je souhaite introduire dans ma photographie. Lors de la prise de vue, je reste sur place jusqu'à ce que je pense avoir obtenu ce que je suis venue chercher.

Quel a été le point de départ de votre nouvelle série Marbre, dans laquelle on est immergé dans la matière ?

C'est une série sur laquelle j'ai commencé à travailler il y a trois et demi ans avec Movimento. J'y avais associé les carrières de marbre et un lâcher d'eau dans un barrage en Chine. Il s'agissait alors de montrer l'intervention de l'Homme dans son environnement. Précisément, je recherchais à ce moment-là une association entre la pierre et l'eau, une continuité esthétique qui passe par le mouvement; à la fois dans la trace présente dans le marbre et par le flux de l'eau. Je suis resté un peu à distance tandis que pour Marbre, j'ai voulu être au plus près de la matière, jusqu'à sentir la respiration de la pierre.

Il y a un aspect très graphique, presque abstrait et pictural à ces images. C'est une série qui semble traitée comme un tableau. C'était ce que vous aviez en tête avant même de vous rendre en Italie ?

J'ai traité cette série plutôt comme une plasticienne que comme une photographe. Ce qui m'intéressait, c'était de rentrer dans la matière, de perdre mes repères et de faire perdre ses repères à ceux qui regarderaient ces images. Je suis donc allée dans les carrières abandonnées, où le temps a fait son œuvre. Le marbre porte des métaux qui s'oxydent et adoptent différentes couleurs. Quand il est blessé, coupé, implosé, le marbre se répare, s'oxyde, se cicatrise pour présenter des mouvements de couleurs et des expressions très particulières. J'ai composé avec ces éléments comme on peint un tableau. Au fond, c'est aussi de cette manière que l'on compose une photo. La photographie est un Art à part entière, elle nécessite de l'invention, de la créativité, de l'imagination et un vrai regard pour interpréter le réel, au travers de son vécu et de sa propre expérience. Je suis allée en Italie avec cette idée précise de témoigner de la blessure minérale. Avec une grande liberté, et beaucoup de rigueur. Le travail de la lumière et de l'ombre était fondamental pour raconter cette histoire.

Au cœur de la pierre, veines et sillons semblent des cicatrices. L'utilisation de plans serrés et focus, c'est une manière de traiter le paysage presque comme vous le feriez pour un portrait ?

Oui, je cherche à rentrer dans l'intime de la blessure, de l'expression de la cassure, la brisure. Je cherche également à aller dans l'unicité de chaque réparation. C'est effectivement comme ça que je traiterai un portrait.

Sans vraiment montrer la présence de l'Homme, on perçoit sur vos photos les stigmates et meurtrissures que

Ce qu'en dit la critique

l'exploitation des carrières fait porter à la roche. Est-ce un point commun à toutes vos séries de témoigner de notre impact sur le monde sans utiliser les codes d'une photographie documentaire?

C'est absolument ça. Je parle des traces que l'activité humaine laisse sur notre environnement. J'en témoigne plutôt d'un point de vue artistique, dans le sens où bien sûr cela fait écho à mon histoire. Je parle de l'humain ravageur, je parle de moi-même. C'est une interprétation, une recherche, un focus. C'est un thème qui me tient à cœur et dans lequel je ne peux qu'être sincère, sans codes ni faux-semblants. Cette ligne directrice guide tout mon travail. C'est un témoignage peut-être, mais c'est surtout une recherche esthétique aussi sur ce sujet que je trouve fascinant. Que la douleur, la blessure, l'abandon puissent devenir beaux, plaisants, intéressants c'est ce qui m'inspire. L'œuvre devient une surface projective où chacun se raconte son histoire avec ce même thème pour toile de fond.

On vous décrit souvent comme une photographe de l'Anthropocène, une archéologue du présent témoin d'un affrontement entre nature et humanité.

Je pense qu'un artiste ne peut pas passer à côté de notre réalité, il en est à la fois le témoin et l'interprète. Ce combat que mène l'homme contre son environnement, et qui pourrait être fait avec intelligence, est le reflet de ce qu'il arrive dans de nombreux domaines et à titre d'exemple dans la barbarie que nous vivons en ce moment avec la guerre en Ukraine. L'Homme est un terrible destructeur qui anéantit tout sur son passage. La nature quant à elle se reconstruit, se répare, se relève, panse ses blessures. Est-ce que cela va changer? J'en doute. Je resterai donc un témoin, qui use d'un outil artistique pour parler et faire liberté absolue en n'appartenant au fond à aucun mouvement de la photographie contemporaine.

Qu'est-ce qui fait selon vous une bonne photo?

C'est selon moi la sincérité du propos et le fait de se donner les moyens de toucher celui qui la regarde..

Comment avez-vous préparé votre exposition?

J'ai réalisé cette série pendant le confinement, vivant entre l'Italie et la France. Je suis venue à la rencontre de la galerie de l'Europe (où ma série Feu avait été exposée l'année dernière) avec quelques tirages tests et nous avons choisi une douzaine de photos emblématiques de cette série. J'ai repensé l'encadrement avec un verre antireflet pour chaque photo. Le tirage est toujours en light jet, donc sur papier argentique sensible, ce qui pour moi est fondamental quant à la texture de la photographie qui est presque charnelle.

Quels sont vos projets?

Je reviens du Pérou où j'ai réalisé trois séries. Une série sur le sable dans le désert, qui fait écho à son exploitation par l'Homme, l'une sur un glacier fondu qui laisse apparaître une montagne à fleur de peau, en référence au climat. Et enfin, je suis retournée photographier des vagues avec, en arrière-plan, la vision de plateformes pétrolières. J'exposerai en novembre les dunes et la montagne avant de poursuivre mon travail sur l'eau, dans l'abstraction.

Justine Grosset/Phototrend





